

Jeunes Filles

Les penseurs du siècle présent conviennent que la félicité et la grandeur positive des peuples naissent et se forment par l'éducation de la femme. Cette éducation conduit au progrès parce qu'elle dépose dans le cœur de l'enfant, dès ses plus tendres années, la semence de la morale et des plus nobles sentiments.

Sans les femmes, dit Prudhon, l'homme serait incapable de soutenir le fardeau de la vie, de garder sa dignité, de remplir sa destinée, de se supporter soi-même.

Sans la femme, déclare Chateaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Tout cela est bien vrai, mais avec l'éducation superficielle que l'on donne à la plupart des jeunes filles, le rôle de la femme pourrait bien changer.

La femme est destinée à devenir épouse et mère, il sied donc de l'y préparer.

Pourquoi les jeunes gens fuient-ils le mariage ?

L'extravagante étourderie de certaines femmes, leur ignorance ou leur mépris des détails du ménage contribuent, pour une part, à cet état de choses. Les jeunes filles une fois mariées deviennent contredisantes, chagrines, coquettes, jalouses. Elles oublient ou plutôt elles n'ont jamais su, que la paix et la bonne harmonie du ménage reposent sur les concessions réciproques entre les époux ; qu'une once de tendresse vaut mieux que dix onces de colère ; que rien ne retient tant un époux qu'un intérieur propre et bien tenu.

Moins de pianos, de romans et de farbalas, mais un peu plus d'économie domestique, de pratique du ménage, voilà ce qui forme de bonnes ménagères, femmes d'ordre et d'économie. Une bonne ménagère est un trésor. Elle fait aimer son intérieur, dont elle est la reine, et déserte les cafés. Au sein de son foyer, elle trouve le bonheur en rendant les siens heureux et ceux-ci, animés de reconnaissance envers elle, l'aiment et l'écoutent avec respect.

Revenons à des idées plus saines.

Arrière, les femmes vélocipédistes qui portent des pantalons ; arrière les femmes aux allures et aux tendances masculines.

La charmante et douce compagne de l'homme n'est jamais aussi belle que dans le noble rôle de l'ange du foyer.

TERNAIRES

Bel an qui fuis, adieu ! Naguère avec ivresse
J'acclamais ton retour, j'écoutais ta promesse.
De l'aigle ou du simoun ta course à la vitesse !

Une fleur s'est fanée, et notre froide main
La laisse retomber sur le bord du chemin
Que d'autres, à leur tour, vont parcourir demain.

Le monde est-il meilleur ? La harité, plus forte ?
Le riche avec plaisir fait-il ouvrir sa porte
A l'homme malheureux que la misère escorte :

La bouche de l'envie est-elle sans venin ?
Le traître rougit-il de son lâche dessein ?
La paix est-elle acquise à tout le genre humain ?

Les Princes se sont dit dans leur orgueil stupide :
" Nous règnerons sans Dieu : notre bras intrépide
" Peut défendre nos droits contre un sujet perfide."

Ils ont régné sans Dieu comme ils se l'étaient dit.
Des ennemis du Christ la phalange applaudit.
La Foi voila son front et, triste, elle attendit.

Et l'esprit de révolte, ainsi qu'un vent d'orage
Qui tourmente, soudain, les ondes d'un parage,
Fit tressaillir les cœurs d'une farouche rage.

Et le sujet s'est dit : " Le peuple est souverain,
" Et le roi, c'est moi seul ! Arrière, droit divin !
" Les hommes sont égaux, et tout pouvoir est vain !"

De tous les points du ciel montent de noirs nuages ;
Un bruit sourd et plaintif vient de tous les rivages ;
Un malaise ineffable oppresse tous les âges.

Sur son axe vieilli l'univers a tremblé ;
L'audace de l'impie en ces temps a doublé,
Et le juste, partout, dans sa paix est troublé.

L'homme ne se croit plus qu'une fange pétrie.
Il désire la mort pour son âme flétrie,
Et la terre qu'il foule est sa seule patrie !

Il se complait au mal, il boit l'iniquité ;
Le mensonge l'attire, il hait la vérité ;
Pour une heure de joie il vend l'éternité.

C'est en vain qu'en ces jours les puissants de la terre
Recouvrent leurs desseins du voile du mystère,
Et cherchent à cacher l'effroi qui les attire.

Le Seigneur Tout-Puissant élèvera la voix
Et leurs projets honteux crouleront à la fois,
Comme un souffle du vent les feuillages des bois !

Au jour de sa justice Il vannerà le monde ;
Au loin Il jettera toute semence immonde ;
Il brisera l'espoir où le méchant se fonde !

Adieu ! bel an qui fuis pour ne plus revenir,
Qui fuis comme un torrent que rien ne peut tenir !
Adieu ! toi qui n'es plus déjà qu'un souvenir !

(Une Gerbe.)

PAMPHILE LE MAV.

Le plus terrible de la vie, c'est d'être en-
chaîné par une uniformité continuelle. Il
faut du nouveau à notre nature.